

It consists of 131 documents (p. 29–447) sent by several Swedish diplomats deployed to Constantinople, St. Petersburg, London or Berlin, and which are now preserved in the *Sveriges Riksarkivet*. The volume begins with an English Introduction (p. 7–27), signed by V. Ciobanu, which offers readers an overview of events relevant to the Eastern Question in the 1830–1835 timeframe. Although the book's CIP data lists Lucian-Dumitru Dârdală as the translator and author of the forward, Veniam Ciobanu credits Cosmin Mișu for the English version of the Introduction, summaries and footnotes (p. 27). All documents are written in French and are preceded by short summaries in English. Readers may find among the diplomats who sent these reports ones such as Anton Testa, father of the famous Ignace de Testa, who published an impressive *Recueil des traités de la Porte Ottomane avec les puissances étrangères*, as well as Abraham Constantine Mouradzea d'Ohsson, author of a Mongol History and son of Ignace Mouradzea d'Ohsson, author of the famous *Tableau général de l'Empire ottoman*¹. The volume's editor also provided explanatory footnotes, but there is no list of references or index at the end of the book. A volume of edited documents is always a welcomed issue and readers will certainly find valuable information in these Swedish diplomatic reports on the Eastern Question.

Radu Dipratu

Tinerețile unui ciocoiș: viața lui Dimitrie Foti Merișescu de la Colentina scrisă de el însuși la 1817, éd. par Constanța VINTILĂ-GHIȚULESCU, Humanitas, București, 2019, 115 p. + 13 ill.

Le titre de cet ouvrage, ajouté à celui inscrit par l'auteur lui-même quand il achevait son autobiographie, signifie *La jeunesse d'un galopin*, ce qui en révéla la singularité : le diminutif de *ciocoi*, en roumain du XIX^e siècle, veut dire un petit parvenu effronté. Cela permet d'entrevoir déjà l'homme dont il s'agit. M^{me} Vintilă-Ghițulescu est heureuse d'avoir découvert aux archives de Bucarest qu'elle ne cesse de fouiller depuis des années ce manuscrit parfaitement ignoré jusqu'à présent. L'un des premiers exemples du genre mémorial dans la littérature roumaine, voyez-vous quelle aubaine ? Il a fallu un long travail pour reconstituer jusqu'en 1856 la biographie du personnage, né, paraît-il, en 1797, à Bucarest, pour suivre un parcours dont on parvient à savoir quelques repères – famille, voyages d'affaires, un petit emploi à la cour de Moldavie, mariage et avancement à un rang de nobliau. Il acquiert une propriété et, sur ce point seulement, on peut ajouter un détail. Pour la maison vendue à deux reprises et qui fut l'objet d'un procès de 1832 à 1836, notre Dumitrache Merișescu s'est disputé avec un certain Anghel Valli. Or, celui-là devrait susciter beaucoup plus d'intérêt, car, Grec de Jassy, relégué en 1828 en Bessarabie, où il allait être juge à Hotin en 1837–1840, il est l'auteur d'un « Nouveau tableau historique et politique de la Moldavie »². Tandis que ce dernier écrivait en un français très châtié, même précieux, dans les « Souvenirs » de Merișescu il n'y a pas d'apprêt ni de prétention. Si son style a des négligences et des répétitions, l'homme n'est pas embarrassé de tenir la plume ; il a de la netteté, de la précision, de la fraîcheur.

C'est surtout la langue qui rend savoureux le récit des mésaventures de Dumitrache : un roumain populaire, mélangé de grec et de bulgare, près desquels il y du turc déjà introduit dans le vocabulaire roumain du XVIII^e siècle. Dans les chansons qu'aime ce gaillard, pour entretenir son insouciant gaité à tout bout de champ, le roumain et le grec s'entremêlent. La franchise du conteur demeure entière, sauf sur les gros mots obscènes qu'on a censurés, car le manuscrit original a été copié avec des ratures après une vingtaine d'années, parce que, saisi par la pudeur, Dumitrache s'est

¹ A recent work by Carter Vaughan Findley, *Enlightening Europe on Islam and the Ottomans. Mouradzea d'Ohsson and his Masterpiece*, Leiden, Brill, 2019.

² Ange Bally, *Un ouvrage d'il y a un siècle : la Bessarabie comme pays moldave*, « Revue Historique du Sud-Est européen », XVI, 4–6, p. 129–144 ; 7–9, p. 280–287 ; 10–12, p. 341–369 ; XVII, 1–3, p. 51–65 ; 4–6, p. 109–128 ; 7–9, p. 243–282 ; 10–12, p. 297–325. Sans avoir reconnu cette première édition, Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines 1831–1848*, Bucarest, 1972, p. 173–277, mais il se méprend en attribuant ce texte à Iordache Rosetti-Roznovanu. Sur Anghel Valli voir Gheorghe G. Bezviconi, *Boierimea Moldovei dintr-un Prut și Nistru*, II, București, 1943, p. 178. Né à Istanbul en 1787 ; il était le fils du serdar Vasile Vali.

gardé de choquer ses lecteurs. C'est la preuve que ses premières amours, qu'ils fussent avec une jeune paysanne ou avec la fille d'un grand seigneur, fiancée de surcroît à un « beyzadé », étaient décrites plus crûment, comme de joyeuses polissonneries. Cependant, la différence sociale jaillit dans le langage entre la simplicité paysanne et les mièvreries phanariotes.

Mais, plutôt que regarder à la loupe les confessions du jeune Merișescu, il vaut mieux examiner ce qu'il nous livre sur la vie quotidienne dans les deux milieux sociaux qu'il a traversés. Il se trouve par hasard dans un village à la cueillette d'un vignoble et il y passe une semaine. Il ne peut éviter ni les gitans, ni les poux ; élevé en un foyer balkanique de bourgeoisie aisée, il s'étonne de la pauvreté de la table, où l'on manque même de couverts pour manger la traditionnelle bouillie de millet qu'on avait remplacé par du maïs à la ville. Une fois revenu à la ville, il est traité en valet de grande maison, sans appétit pour l'habitude phanariote du café, mais très fier de l'élégance de la livrée. La complicité d'une nourrice rusée l'engage à s'occuper des loisirs nocturnes de la jeune maîtresse. Ainsi dévoilée par son récit, la vie du sous-sol domestique défile devant nous qui sommes maintenant les spectateurs de *Downton Abbey* et de tant d'autres films de ce genre.

Ce texte surprenant a reçu l'édition méritée, parce que M^{me} Vintilă-Ghițulescu lui a consacré un travail plein d'amour. Ses observations judicieuses et pénétrantes dans l'introduction reflètent une profonde connaissance des problèmes sociaux de l'époque, telle qu'elle a montré dans une série de recherches précédentes.

Andrei Pippidi

Marie BOLTON, Patrick FOURNIER et Claude GRIMMER (dir.), *Médecine et santé dans les campagnes. Approches historiques et enjeux contemporains*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2019, 415 p.

Les éditions Peter Lang viennent de publier ce 6^e volume de la collection « Histoire des mondes modernes », réunissant une vingtaine d'études qui portent sur l'histoire de la médicalisation des campagnes, depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui. Les auteurs de l'ouvrage se sont interrogés sur les spécificités des sociétés rurales dans leurs rapports avec les institutions médicales, avec les acteurs politiques censés assurer le contact entre celles-ci et celles-là, et avec les savoirs et les pratiques médicaux empiriques.

La première partie du volume – qui en comporte trois – est intitulée « Territoires et acteurs de la santé dans les campagnes : les processus de médicalisation avant la médecine pastorienne » et réunit six études. La première, appartenant à Carmel Ferragud, traite du cas, paradigmatique, d'une petite communauté du royaume de Valence, qui, préoccupée par la santé de ses habitants, en vient à se munir d'un personnel médical stable (chirurgiens, sages-femmes, apothicaires, docteurs). Il s'agit du village d'Algemesí, dépendant initialement de la ville d'Alzira, mais devenu autonome à partir de 1574. L'auteur présente minutieusement l'histoire de l'encadrement médical de cette communauté entre la fin du XIII^e siècle et le commencement du XVIII^e siècle, avec les noms des praticiens, leurs rétributions et le détail de leurs contrats avec les conseils municipaux.

Une seconde étude de cas est celle que donne Jamel El Hadj du « Service de santé dans le terroir de Marseille en temps de peste (1720–1722) ». Le terroir de Marseille, autrement dit la campagne exploitée par la communauté marseillaise, devenait, en temps d'épidémie, un lieu de refuge pour les citadins, dont certains y possédaient des résidences secondaires. Or, pendant l'épidémie de 1720–1722 et sur fond de dispute entre tenants de la théorie « contagionniste » et adeptes de la théorie « infectionniste », officielle, le terroir cesse d'être un simple retrait pour devenir le théâtre de secours médicaux actifs, à l'instar de la ville. Ce changement de perspective va de pair avec une promotion sociale des médecins (on cite le cas d'un chirurgien qui, s'étant fait remarquer lors de l'épidémie, sera anobli).

La troisième contribution de ce volet porte sur la « Situation sanitaire et [le] potentiel médicinal des campagnes du sud-ouest de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles ». Stéphanie Lachaud-